

*Héraclius, empereur d'Orient*

1646, au théâtre du Marais.

Lettre dédicatoire

Corneille s'adresse à un ministre de la Régence, quelqu'un qui joue au moins un peu le rôle de mécène, et certes mieux que Mazarin. Il aurait aussi facilité l'élection de Corneille à l'Académie. « Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres ; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élèvent au-dessus du commun ; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent et qu'enfin nos plus belles muses, que feu Monseigneur le cardinal de Richelieu avait choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seraient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avaient trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontraient chez son Éminence. » Il s'agit donc de dire qu'il ne vaut rien et que son *protecteur* est le grand homme en vérité, et non pas le pauvre petit poète qu'il est. (Et de suggérer que Mazarin n'a pas remplacé Richelieu.) Je suis encore et toujours étonné et amusé par l'extravagance des compliments de l'époque, genre dans lequel Corneille est bien habile. En tout cas, il signale d'une nouvelle façon qu'il a besoin de protecteurs parce qu'il est critiqué, et surtout que ses pièces, toutes populaires qu'elles puissent être, sont critiquées. « Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites

dans les hommages qu'il vous en doit ? » Je crois même que dans cette lettre de compliments, Corneille réussit à signaler qu'il vient d'entrer dans l'Académie française de son *ennemi* Richelieu. Si j'ai raison, on voit un peu mieux l'habileté extrême de Corneille qui se vante en vantant un autre et qui en critique ainsi un troisième, voire un troisième et un quatrième.

Au lecteur.

Ce texte est pour ainsi dire nouveau : l'auteur ne s'adresse plus à son protecteur, ni même au spectateur, mais au lecteur. Il y a quelque chose d'important qui se prépare : Corneille semble réfléchir, et il indique qu'il réfléchit, sur son art pour ainsi dire librement. J'y trouve donc une annonce des Examens encore à venir des tomes suivants des œuvres complètes, et même une annonce des trois *Discours*, ces textes si importants pour comprendre son esthétique et au fond pour mieux goûter son œuvre.

La première phrase montre que Corneille ne se cache pas au contraire au sujet des bases historiques de son récit. « Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnaîtrez aucune chose dans cette tragédie que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. » Il fait même, et minutieusement, une liste des changements ou des ajouts ou des créations artistiques dont il a orné la vérité historique. Malgré cette *infidélité* artistique aux faits, je me demande quand même si on n'a pas ici une sorte de suite des autres pièces romaines et donc une sorte de suite historique. En tout cas, l'empereur Héraclius se trouve lui aussi à un tournant de l'histoire de l'Empire romain, celui où l'Empire d'Orient devient pour ainsi dire un rempart défensif, mais très affaibli, de l'ancien empire contre des forces qui montent au Nord et à l'Est. De plus,

Corneille réussit à se vanter et à détourner ses successeurs de ses audaces dramaturgiques. « C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux ; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule. » Quel personnage !

Et habile comme pas un, Corneille résume les détails qu'il a proposés dans cette lettre au lecteur pour faire saisir l'enjeu principal, ou l'élément qui fonde toutes les surprises de la pièce ; du coup, il permet au lecteur de suivre mieux un texte qui n'est pas aidé par le jeu des comédiens. « Je serais trop long si je voulais ici toucher le reste des incidents d'un poème si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce, mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe. » Quand on garde bien en tête ce nœud de faussetés et d'erreurs, la pièce devient bien plus simple et presque compréhensible du premier coup. Or tout cela est utile pour saisir la nature du drame : il s'agit d'une autre pièce dont l'intrigue intriquée (Corneille l'appellera une pièce implexe) tourne autour de l'identité d'un ou de deux personnages. Cela a commencé avec *Rodogune*, cela continue ici, et ce sera repris par *Don Sanche d'Aragon*. On peut même ajouter que la reprise cornélienne d'*Œdipe* est du même type : l'identité d'un personnage est l'enjeu et les surprises en dépendent et les actions et réactions des personnages ne se comprennent que par l'incertitude sur cette question. C'est une sorte de suspense identitaire, si l'on veut, ou

une préfiguration du roman policier. (D'ailleurs, j'y pense soudain : *Les Gommages* de Robbe-Grillet reprenait le mythe d'Œdipe en faisant du héros un détective qui cherchait un criminel qui était lui-même.) J'ajoute tout de suite que ce côté puzzle fait que le drame, ou la tragédie (car il y a danger de mort dans un contexte politique), prend un je ne sais quoi de ludique qui l'apparente à une comédie. Je pense à *La Comédie des erreurs* de Shakespeare, qui est une comédie sans doute, mais bien violente et bien dramatique : *Héraclius* est pour ainsi dire l'inversion de cette œuvre, soit une tragédie bien comique et pleine de surprises qui font rire.

Baronius, la source à laquelle Corneille se réfère, est un auteur religieux, chrétien et pour ainsi dire ecclésiastique. Ce qui me permet de suggérer qu'on se trouve aussi, en plus d'une suite de pièces à intrigue et suspense sur l'identité, dans une suite qui inclut *Polyeucte* et *Théodore*, soit un théâtre qui tient compte de la *réalité* religieuse et surtout du christianisme et de ses conséquences. Or il est remarquable que ce monde profondément chrétien ne tient pas du tout compte du christianisme.

En tout cas, le personnage de Léontine est ainsi mis de l'avant et du coup il met à l'avant ce qu'il appelle le nœud du récit. En somme, la pièce tourne sur la question de la paternité ou du statut social et politique d'un personnage. Mais ici Corneille profite de la complication de son récit et de cet élément crucial (une mère qui sacrifie son enfant) pour réfléchir et faire réfléchir sur le thème de la vraisemblance. Je me permets de signaler que Corneille rappelle que le théâtre tragique doit exciter la crainte et la pitié. J'ajoute pour ma part que selon Aristote, la tragédie doit purger le cœur des spectateurs de ces deux passions. Il me semble qu'il y a une

différence fondamentale entre Aristote et Corneille, qui le cite pourtant, quant à l'idée du rôle du théâtre.

Et Corneille finit le tout par une référence à Montaigne. « Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière ; j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruirait tout mon ouvrage puisqu'elle va en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires. » Certes, il fait montre de son humilité et de son ouverture d'esprit. Mais du coup il suggère aussi qu'il est persuadé qu'on aura de la difficulté à faire mieux que lui, même en ce qui a trait à son esthétique.

Pour ma part, je trouve que la défense de sa pièce amène Corneille à signaler que tout tourne autour du fait qu'une mère sacrifie son fils innocent pour une raison *supérieure*. C'est sans doute encore une fois une version de Don Diègue, et du vieil Horace et de Félix. Mais je ne peux pas ne pas penser, encore une fois, à Abraham et Yahvé. (Je m'arrête avant de rappeler l'image chrétienne par excellence, celle du sacrifice du fils pour le bien de la communauté.) Appelons cela une fixation ; je le veux bien sans trop protester. À la condition qu'on se prête au moins un moment à l'examen de cette ressemblance.

#### Examen

Corneille signale que cette pièce toute compliquée et imparfaite qu'elle soit a fait naître une sorte de genre. J'appellerais cela un drame d'identité. (« Pièce d'identité »

est une expression qui porterait à confusion ; de plus, la pièce est moins une tragédie qu'un drame, voire un mélodrame, ou un thriller (suspense.) Et dans sa remarque, Corneille s'appuie sur le fait que cela plaît. Je retrouve là l'attitude de base de ce théoricien du théâtre : c'est le succès, c'est le plaisir, c'est la réception admirative et satisfaite, celle des spectateurs, qui est la pierre de touche de toute théorie de l'art et du théâtre. En tout cas, cette tragédie est fondée sur les équivoques, ou sur une équivoque, et elle ressemble tout à fait aux premières (à toutes les ?) comédies de Corneille. Du coup, elle pointe peut-être vers une idée tout à fait cornélienne de l'existence : sa dimension machiavélienne, dont j'ai parlé souvent auparavant, mais aussi sur le doute et l'incertitude qui sont au cœur de la vie, et qui sont le sort de ceux qui savent.

Il signale comment il organise son récit pour que le spectateur (et le lecteur) soit averti de certains détails à mesure qu'avance l'intrigue, selon un dosage savant, dont il signale cinq moments. Mais il pousse la précision jusqu'à avouer une sorte de danger pour son spectateur (et son lecteur). « Le stratagème d'Exupère, avec toute son industrie, a quelque chose un peu délicat, et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des événements qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir... mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parce qu'elles ont un éclat dont la surprise éblouit et qu'il ne ferait pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan. » On dirait qu'il tient à avertir tout un chacun, ou du moins son lecteur, qu'il y a une différence entre la réalité et la représentation artistique de la réalité. Je suis intrigué par cette insistance, que je trouve peu nécessaire. Y a-t-il anguille sous roche ? Y a-t-il une critique, non dite, à laquelle il

répond ou un critique qu'il vise ainsi? Je sens que Corneille dit ce qu'il sait en tant qu'auteur dramatique, mais aussi ce dont il rêve, ou ce dont les hommes et femmes politiques rêvent, sur le plan politique. Et il se défend en distinguant entre le monde de l'imaginaire (où il est maître presque divin) et le monde politique (où les règles morales devraient régner).

Ce qui est clair, c'est que Corneille est bien fier de la complexité de sa pièce et de son habileté à la créer et la doser. « Il est vrai que cette narration est si courte qu'elle laisserait beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquait plus au long, au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet, mais elle n'en pouvait pas dire davantage à une personne qui savait cette histoire mieux qu'elle, et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière parfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement. / L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci... » Il indique même à son lecteur comment le spectateur sensé devrait réagir. Et comme l'indique les derniers mots de l'examen, il s'adresse avec plaisir à des gens qui savent lire, et il reconnaît que ce qu'il a écrit est exigeant.

Mon résumé.

Acte I – Phocas se plaint des soucis qui viennent avec le pouvoir, surtout quand on l'a arraché à ses possesseurs légitimes. Crispe conseille de faire avancer le mariage entre son fils et la fille de l'empereur précédent. / Phocas exige que Pulchérie épouse son fils. Elle refuse parce que Phocas n'a pas droit au trône et est un assassin, celui de son père à elle. Phocas veut savoir pourquoi elle refuse aussi son fils, qui est innocent de ce crime. Elle prétend qu'un de ses frères existent et que c'est lui le

véritable empereur. Phocas la menace et lui offre une dernière fois la chance de devenir impératrice en épousant son fils. / Héraclius, fils de l'empereur Maurice, qu'on croit être le fils de l'empereur Phocas, veut régner sans être l'époux de Pulchérie, la fille de Maurice, et même veut la laisser vivre. Mais Phocas tient à sa mort, et Pulchérie veut mourir elle aussi. / Héraclius laisse entendre pourquoi il ne veut pas épouser Pulchérie et prétend que celle-ci a une raison semblable. Martian, fils de Phocas, qu'on croit être Léonce, les incite à obéir à Phocas. Héraclius refuse sa proposition et décide d'assassiner celui qu'il sait ne pas être son père, malgré ce que les autres pensent, si l'empereur continue son projet, et Pulchérie incite Martian, fils de Phocas, qu'on croit être Léonce, fils de Léontine, a organisé la révolte militaire contre l'empereur Phocas. Martian accepte le projet.

Acte II – Léontine critique Eudoxe qui aurait révélé à quelqu'un qu'Héraclius vit encore. Eudoxe la détrompe. / Héraclius, fils de Maurice, qu'on croit être Martian fils de Phocas, propose à Léontine de renverser Phocas. Mais Léontine exige qu'on suive ses conseils. Quand Eudoxe ajoute ses prières aux quasi-commandes de Léontine, Héraclius accepte. / Exupère arrive et annonce qu'on a découvert Héraclius. / Martian, fils de Phocas, mais qu'on croit Léonce, fils de Léontine, annonce qu'il a appris que Léonce, soit lui, est le fils de Maurice. Léontine confirme le texte, faux, écrit par Maurice. Martian, qu'on croit Léonce et qui se croit maintenant Héraclius et donc fils de Maurice, accepte de mener les troupes qu'Exupère a organisées en secret. / Martian suggère un autre projet, soit de placer Héraclius, qu'il croit être Martian, sur le trône en le laissant épouser celle qu'il croit maintenant être sa sœur. / Léontine explique que le projet qu'elle croyait contrôler est en train de se défaire.

Acte III – Martian, qu'on croyait être Léonce et qui croit être Héraclius, fils de Maurice, parle avec la femme qu'il aimait soit Pulchérie, qui aimait Léonce, fils de Léontine, mais qui doit repousser son frère, fils de Maurice. Martian promet de s'attaquer à Phocas avec l'aide d'Exupère et de ses hommes. Pulchérie refuse de recevoir l'amour d'Héraclius, son frère, qu'elle croit être Léonce, du moins avant que Phocas soit assassiné. / Exupère et Phocas arrivent et se saisissent de Martian, parce qu'il est le fils de Maurice et qu'il est un danger politique et personnel pour l'empereur et le fils de Phocas, Héraclius, qu'il croit être Martian. / Phocas exige que Pulchérie, fille de Maurice, épouse Héraclius, fils de Maurice, qu'il croit être son fils Martian, sans quoi il mettra à mort Martian, qu'il croyait être Léonce et qu'il croit être Héraclius. Après l'avoir dénoncé comme tyran, Pulchérie refuse d'obéir et lui promet une chute commandée par Dieu. / Phocas consulte Exupère et Amyntas pour ce qui du sort d'Héraclius, qu'il croit être Martian. Exupère conseille qu'il fasse un acte éclatant de justice en assassinant Martian, qu'il croit être Héraclius, et qu'il laisse à Exupère l'organisation de la chose. / Amyntas rappelle à Phocas qu'il s'attire ainsi une mauvaise renommée. Phocas accepte le crime comme moyen de régner.

Acte IV – Héraclius, qu'on croyait être Martian et qui se croit Léonce discute avec Eudoxe des actions de Léontine. Héraclius explique qu'il veut sauver Martian, qui croit être Héraclius, en se révélant enfin pour qui il est, puisqu'il ne connaît pas d'autre moyen. / Phocas fait venir Martian, qu'il croit être Héraclius, le fils de Maurice, devant Héraclius, qu'il croit être Martian, son fils. / Héraclius apprend à Phocas ce qui en est de deux hommes qu'il a devant lui. Phocas est paralysé. Portée devant Phocas, Léontine refuse de répondre à la question

de Phocas. / Une fois seule avec Léontine, Exupère lui apprend qu'il a monté un complot contre Phocas. Mais Léontine refuse de le croire.

Acte V – Héraclius se plaint de ne plus savoir quoi faire parce qu'il ne sait pas qui il est. / Héraclius explique à Pulchérie comment il se sent. Celle-ci lui oppose le comportement de Martian, qui est prêt à assassiner son propre père. Pulchérie prétend qu'il faut assassiner Phocas, même si on est son fils. / Phocas, qui croit qu'Héraclius est son fils, décide de faire assassiner Martian. Héraclius accepte d'être le fils adoptif de Phocas. / Crispe annonce qu'Exupère a maté ceux qui complotaient contre Phocas. Ce dernier sort pour gérer les conséquences et annonce qu'il feignait et qu'il se vengera en tuant s'il le faut les deux jeunes hommes et en épousant Pulchérie. / Pulchérie accepte d'épouser Héraclius ou Martian qui prétendrait être le fils de Phocas pour calmer l'empereur tyran et ensuite l'assassiner. / Amyntas annonce qu'on a assassiné Phocas. / On dénoue toute l'intrigue et Héraclius devient empereur et épousera Eudoxe, la fille de Léontine, alors que Martian accepte de se cacher sous le nom de Léonce, pour devenir le faux fils de Léontine et épouser Pulchérie, la vraie fille de Maurice.

Quelques remarques.

Dans la première scène de l'acte un, on apprend tout de suite que Phocas est ce que Machiavel appelle un prince nouveau et en même temps qu'il trouve sa tâche bien onéreuse ; il doit utiliser la force brute contre la force de la réputation de légitimité et cela est plein de dangers. « Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi, / Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi. / Mais le sang répandu de l'empereur Maurice, / Ses cinq fils, à ses

yeux envoyés au supplice, / En vain en ont été les premiers fondements, / Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments : / On en fait revivre un au bout de vingt années ; / Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées, / Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit, / D'une croyance avide embrasse ce faux bruit, / Impatient déjà de se laisser séduire / Au premier imposteur armé pour me détruire, / Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé, / Voudra servir d'idole à son zèle charmé.. » Je suis tenté de voir Phocas comme un prince nouveau dans les faits sans aucun doute, mais moins selon la nature : il paraît faible, ou fatigué, et peu débrouillard. Ceci me semble clair : l'idée que le pouvoir puisse se penser à partir de la justice n'est pas présente. Et le sentiment qu'il faut se légitimer pour vivre mieux est lancinant. Les mots *amertumes*, *peur*, *épouvante*, *horreur trouble*, *terreur*, *effroi* émaillent son premier discours et la première tirade de la pièce. Aussi, le besoin qu'il a de placer son fils et de le lier à qui porte cette légitimité (toute fausse qu'elle puisse être dans les faits), cela le taraude. En un sens toute la pièce, toute l'énergie du personnage (et même de ceux qui s'opposent à lui), est présentée dès la première scène. En somme, et en mots de Machiavel, Phocas doit transformer la haine qui a été causée par les moyens employés en amour par les ruses, c'est-à-dire par des mensonges.

Crispe explique comment Phocas pourrait utiliser le pouvoir politique de la légitimité *naturelle* pour assurer le pouvoir de son fils, et donc d'abord du sien. Il occupe donc la position du conseiller machiavélien du prince nouveau craintif. « Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars, / Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards, / Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre, / Ce dessein avec lui serait tombé par terre, / Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier, / Martian demeurerait ou mort ou prisonnier. / Avant que d'y périr,

s'il faut qu'il y périclisse, / Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice, / Et qui, réunissant l'une et l'autre maison, / Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.» Ainsi la situation typique d'une tragédie cornélienne est en place: le pouvoir politique et le pouvoir de l'amour, le politique et le privé, le vieux et le jeune, sont liés et pourraient interférer l'un avec l'autre. Pour le dire autrement, Pulchérie, ou du moins son cœur, est la clé de tout, ou la solution du problème. Et cela ouvre la porte à une phrase toute machiavélique: « La violence est juste, où la douceur est vaine. » Et tout de suite après, on annonce l'arrivée de celle sur qui il faudra exercer la violence parce que la douceur n'a pas fonctionné.

Dans la suivante, Pulchérie dit: « Je vois bien qu'à mon tour, il faut que je m'explique. » Y a-t-il une réplique plus cornélienne que celle-là? Mais son explication initiale est-elle la plus valide? Elle parle comme une aristocrate romaine (et française). Certes, ce qu'elle dit est vrai: elle décèle qu'il y a de l'artifice et de la manipulation politiques dans le geste (et le don) de Phocas; certes, en principe, elle peut prétendre avoir droit à ce qu'on lui donne sans qu'on le lui donne. Mais il n'est pas possible qu'une position semblable ait été vraiment celle d'une aristocrate de cette époque: comme le signale Phocas, c'est l'armée qui est la vraie force décisionnelle et les prétentions du sang, ou d'une sorte de droit divin, n'ont pas de force à cette époque. « Tu veux que cet hymen, que tu m'oses prescrire, / Porte dans ta maison les titres de l'empire, / Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur, / Te fasse vrai monarque, et juste possesseur. / Ne reproche donc plus à mon âme indignée / Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée: / Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié, / Vint de ta politique, et non de ta pitié; / Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve; / Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve... » À cette première

raison, elle ajoute qu'elle ne peut pas oublier qu'il est le meurtrier de son père. Deux raisons vraies sans doute. Mais quand elle ajoute : « Voilà quelle je suis, et quelle je veux être », il y a cachotterie. Même quand elle prétend que son frère vit encore, elle avoue qu'elle n'y croit pas vraiment. On devine que sa résistance au projet de Phocas tient à autre chose encore. Il me semble que le tutoiement qu'elle fait subir à l'empereur fait entendre qu'il y a un mépris fondamental chez elle : elle porte la légitimité en elle, il a assassiné son père, elle se pense grande et elle est colérique ; elle le tutoie peu importe qui il est sur le plan politique ou social.

En tout cas, Phocas lui répond en passant du vouvoiement (séducteur sans doute) au tutoiement vrai. « J'ai forcé ma colère à te prêter silence / Pour voir à quel excès irait ton insolence. / J'ai vu ce qui t'abuse, et me fait mépriser, / Et t'aime encore assez pour te désabuser. / N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père, / Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire : / Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi, / Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi. / Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race : / L'armée a ses raisons pour remplir cette place ; / Son choix en est le titre ; et tel est notre sort, / Qu'une autre élection nous condamne à la mort. » De plus, il lui dit la vérité, cruelle, dure, clinique : ce n'est pas la légitimité, ce n'est pas la vertu ou le ciel ou l'amour du peuple, c'est l'armée qui est la clé du pouvoir. Malgré tous les bons sentiments dont on fait montre par la suite, il me semble qu'on entend beaucoup de vérité dans cette réponse à Pulchérie.

Dans la suivante, Héraclius, qu'on croit être Martian le fils de Phocas, est plus juste et plus fier que son père et veut que Pulchérie vive. L'important me semble de saisir que cette femme, elle, est prête à mourir ou même qu'elle

veut mourir : ici elle dit qu'elle veut mourir pour augmenter la colère du peuple et préparer ainsi le renversement du pouvoir de Phocas. (Il me semble que cela est en partie vraie au moins : elle veut être une martyre, mais ici sa raison est politique, plutôt que religieuse.)

Dans la dernière scène de l'acte un, Héraclius, qu'on croit Martian, le fils de Phocas, veut sauver Pulchérie pour qu'elle puisse épouser Léonce, le frère de celle qu'il aime, entre autres parce qu'il lui a sauvé la vie. On apprend donc que le fils (supposé) de Phocas, mais qui est de fait le fils de Maurice, est révolté contre son père depuis un bon moment et de façon radicale : il appelle son père tyran et il aime une autre femme que Pulchérie. Il faut croire que cela est au moins en partie l'effet de l'éducation reçue de Léontine. Martian, fils de Phocas, qu'on croit être Léonce, fils de Léontine, veut les ramener au bon sens politique. On a donc un homme qui aime et qui refuse le politique et ses exigences, et une femme qui aime la gloire et son statut *naturel*, qui est prête à mourir et qui refuse le politique et ses exigences.

Dans ce salmigondis d'impossibilités, Héraclius, qu'on croit être Martian, se donne à Pulchérie en lui proposant Léonce (« Léonce et Martian en la même personne ») ; mais dans les faits, en lui offrant son ami Léonce, il lui propose bel et bien Martian, et donc une possibilité inacceptable parce que incestueuse. Ridicule, mais je pense que Corneille était assez satisfait de cette ironie, fabriquée de toutes pièces par sa créativité artistique à partir de quelques noms tirés de l'histoire. L'ironie est augmentée quand il prétend que Héraclius voudrait qu'un faux Héraclius règne à sa place, alors qu'il est Héraclius, et que Léonce est Martian, vrai fils de Phocas, et donc qu'il est ce que Héraclius croit être.

Je tiens à signaler que Pulchérie toute quasi chrétienne qu'elle est, toute désireuse du martyre qu'elle est, veut organisée une révolte bel et bien militaire contre celui qu'elle appelle tyran et tigre et chétif centenier. Elle est au moins ici, au moins par les apparences qu'elle entretient pour cacher d'autres raisons, une femme de pouvoir qui dirige un homme qui l'aime. « N'importe. À tout oser le péril doit contraindre. / Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre. / Allons examiner pour ce coup généreux / Les moyens les plus prompts et les moins dangereux. » Je dirais même qu'elle est à la fois amoureuse, et ambitieuse (ou fière de la gloire tout humaine) en même temps. Le moins qu'on puisse dire est que la complexité de l'intrigue est redoublée par la complexité des motifs du personnage de Pulchérie. Phocas est clair, il sait qui il est, même s'il ne sait pas, mais pas du tout qui sont ceux qui l'entourent. Pulchérie sait qui elle est, mais je me demande si elle sait ce qu'elle veut. En tout cas, les mots qu'elle dit sont faux ou incomplets ou truqués.

Dans la première scène de l'acte deux, Léontine se montre comme une sorte de championne des ruses. « Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé. / Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé ; / Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle / Sans la dire à l'oreille à quelque âme infidèle, / À quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux, / À qui ce grand secret a pesé comme à vous. / C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie / Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ; / C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé / De l'ennemi secret qui l'aurait accablé, / Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes, / Et se sacrifiera pour nouvelles victimes / Ce prince dans son sein pour son fils élevé, / Vous qu'adore son âme, et moi qui l'ai sauvé. / Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire ! » On le voit, entre autres, par ses dures réprimandes adressées à sa fille qui n'est pas

assez secrète à son goût, et donc pas assez menteuse. Eudoxe a tôt fait de prouver (par un récit étourdissant) qu'on ne connaît pas la vérité par elle, mais qu'on a forgé on ne sait trop comment une opinion qui s'en rapproche. L'explication d'Eudoxe a ceci de bon qu'elle montre que Léontine a un projet politique et qu'elle n'est pas seulement une menteuse ou une manipulatrice.

Dans la suivante, Léontine, simple gouvernante, se montre femme fière qui donne des ordres au fils légitime de l'empereur légitime. « Sans vous donner pour chef à cette populace, / Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace. / Mais gardons jusqu'au bout ce secret important; / Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant: / Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance / Semble digne, Seigneur, de cette confiance. / Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait, / Et bientôt mes desseins auront leur plein effet. / Je punirai Phocas, je vengerai Maurice, / Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice: / J'en veux toute la gloire, et vous me la devez; / Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez. / Laissez entre mes mains mûrir vos destinées, / Et ne hasardez point le fruit de vingt années. » Encore un peu et Léontine dirait: « Hého! monsieur l'empereur, pas touche! laissez-moi faire! » La scène est saisissante, mais la hauteur de Léontine et l'obéissance d'Héraclius pourraient se justifier sur le plan psychologique par les positions sociales qu'ils ont occupés pendant vingt ans: Héraclius est encore le quasi-enfant de sa quasi-mère Léontine. Léontine s'ajoute donc à la série de femmes fortes des dernières pièces de Corneille. Ce n'est pas Pulchérie qui est la meneuse de l'intrigue qui porte son nom, c'est Léontine. On pourrait même croire que Léontine triomphe de savoir que sa fille sera bientôt l'épouse de l'empereur. En tout cas, elle aurait été capable d'ourdir un complot politique qui ait cet effet secondaire bien satisfaisant.

Dans la suivante, Léontine ajoute à son projet, mais quand Héraclius n'est plus présent. C'est un complot entre femmes, mené par Léontine avec l'aide d'Eudoxe. « Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise : / À ne vous rien cacher son amour m'autorise. / Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait, / Et pourrez me servir à presser leur effet. / Notre vrai Martian adore la princesse ; / Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse, / Faisons que son amour nous venge de Phocas, / Et de son propre fils arme pour nous le bras. / Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre, / Si je perdis Léonce et ne le fis pas suivre, / Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir, / À ma pleine vengeance il pourrait s'enhardir. / Je ne l'ai conservé que pour ce parricide. / (Eudoxe) Ah ! Madame. (Léontine) Ce mot déjà vous intimide ! / C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir, / C'est par là qu'un tyran est digne de périr, / Et le courroux du ciel, pour en purger la terre, / Nous doit un parricide au refus du tonnerre. » En somme, elle veut non seulement qu'Héraclius règne (avec sa fille), mais encore que Phocas meurt aux mains de son fils ou que son fils meurt aux mains de l'empereur illégitime. Je signale que Léontine va jusqu'à dire que son projet fait ce que le Ciel, ou plutôt la Providence, puisqu'on est dans un monde chrétien, n'a pas daigner faire. C'est si l'on veut, l'apothéose de Léontine. Et c'est quelque chose de scandaleux.

Dans la suivante, la scène est étourdissante : Léontine laisse passer une erreur de Maurice et un texte que présente Martian et qui fonde la conjuration que mène Exupère. Tout ce qu'on y dit est faux, alors que tous sont sincères, sauf Léontine et Eudoxe qui ne peuvent rien dire.

Dans la suivante, Martian, qu'on croit être Léonce, qui croit être Héraclius, propose un nouveau projet. « Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée, / J'expose à tort sa tête avec ma destinée, / Et fais d'Héraclius un chef de conjurés / Dont je vois les complots encor mal assurés. / Aucun d'eux du tyran n'approche la personne, / Et quand même l'issue en pourrait être bonne, / Peut-être il m'est honteux de reprendre l'Etat / Par l'infâme succès d'un lâche assassinat ; / Peut-être il vaudrait mieux, en tête d'une armée, / Faire parler pour moi toute ma renommée, / Et trouver à l'empire un chemin glorieux / Pour venger mes parents d'un bras victorieux. / C'est dont je vais résoudre avec cette princesse, / Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse. » Il est évident qu'on est dans une tragédie : on a danger de mort en matière politique alors que des êtres ambitieux s'affrontent. Mais on ne peut manquer de trouver un peu comique (et d'autant plus comique que c'est diaboliquement compliqué et bien imprévu) de voir que le projet de vingt ans de Léontine est sur le point d'avorter et que Léontine n'y peut rien, parce qu'il y a des forces (celles d'Exupère et de Martian, qui se croit soudain Héraclius) qui agissent selon leurs propres lumières.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Léontine décide de se tourner vers Exupère pour reprendre en main la situation. En principe, on comprend : elle voit en lui un acteur politique et un rusé personnage comme elle. Mais elle se trompe si elle croit que de cette façon elle pourra remettre droit son projet initial et reprendre l'initiative.

Dans la première scène de l'acte trois, le face à face entre Martian et Pulchérie est un autre moment dans ce drame fondé sur des identités fausses. « (Pulchérie) J'écoutais sans dédain ce qui m'autorisait : / L'amour pensait le dire, et le sang le disait, / Et de ma passion la flatteuse

imposture / S'emparait dans mon cœur des droits de la nature. / (Martian) Ah! Ma sœur, puisqu'enfin mon destin éclairci / Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi, / Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène! / C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine, / Mais quand il faut changer l'amour en amitié, / Que l'âme qui s'y force est digne de pitié, / Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre, / Se laisse déchirer avant que de se rendre! / Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux / Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous! / Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimais d'être! / Ah! S'il m'était permis de ne pas me connaître, / Qu'un si charmant abus serait à préférer / À l'âpre vérité qui vient de m'éclairer! / (Pulchérie) J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces. / Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces, / Et la haine à mon gré les fait plus doucement / Que quand il faut aimer, mais aimer autrement. » Cela permet donc à Corneille de représenter des pulsions amoureuses qu'on croit être incestueuses. Il s'organise qu'une fois fait l'aveu de faiblesse, les deux, mais surtout Pulchérie, déclarent qu'ils se remettent sur le droit chemin de l'action honnête. Il est intéressant que ce droit chemin qui inclut donc l'amour entre Pulchérie et Héraclius (et donc une nouvelle occasion d'inceste) est présenté comme le résultat d'un acte politique, et d'un acte terrible, soit l'assassinat d'un tyran. Chez Corneille, les deux domaines sont toujours, ou presque, en interaction.

Dans la suivante, on apprend qu'initiateur du complot et celui qui fait découvrir qu'Héraclius existe et qu'il est Martian, Exupère est un traître, soit qu'il est fidèle à Phocas. En somme, être fidèle, c'est être traître. Voilà donc un coup de théâtre. (Mais Corneille, le dramaturge, ressemble à Léontine son personnage, pour autant qu'elle cache des faits et des identités et des intentions.)

« (Phocas) De grâce, éclaircissez ce que je vous propose. Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ; / Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez. / (Martian) Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez. / Dites Héraclius : il n'est plus de Léonce, / Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce. / (Phocas) Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort / Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort. / (Martian) J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance, / C'eût été démentir mon nom et ma naissance, / Et ne point écouter le sang de mes parents, / Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans. » Ce moment est admirable, d'abord parce qu'on voit que Phocas joue avec Martian, qu'il croit être Héraclius, et que celui-ci évente tout de suite la ruse. Mais il y a aussi un jeu admirable où tour à tour il quitte le vouvoiement, du niveau politique, pour passer au tutoiement de l'affrontement personnel. Le détail, si bien contrôlé, est une autre preuve s'il en fallait, que Corneille est le maître de son récit : tout compliqué qu'il est, il ne fait pas d'erreur et il guide son spectateur (et son lecteur) d'une main de maître, soit pour lui cacher des surprises, soit pour le mener vers la solution qu'il a choisie, soit même pour lui expliquer quelque fait crucial de l'intrigue.

Dans la suivante, Pulchérie continue le tutoiement de Martian, qu'on croit être Héraclius, adressé à l'empereur « Moi, pleurer ! Moi, gémir, tyran ! J'aurais pleuré / Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré, / S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière, / S'il m'avait fait rougir par la moindre prière, / Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner / Eût mérité la mort que tu lui vas donner. / Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie ; / Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie, / Point querellé le bras qui fait ces lâches coups, / Point daigné contre lui perdre un juste courroux. / Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître, / De tous

deux, de soi-même il s'est montré le maître, / Et dans cette surprise il a bien su courir / À la nécessité qu'il voyait de mourir. / Je goûtais cette joie en un sort si contraire.» Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle se montre ce qu'elle est en tant que princesse et femme politique forte dressée devant Phocas. Les répétitions de *si* ou de *point*, l'allusion à la complexité de son amour pour Martian, autrefois amant, maintenant frère, tout est bien fait. Je note que Pulchérie parle du Ciel et du Sort quand elle parle de la situation de Martian qu'on jette en prison, mais qu'elle parle du Ciel et de Dieu quand elle parle du sort à venir de Phocas. Il me semble voir là un jeu typique de croyant : quand le Ciel produit des événements malheureux, on les attribue au Sort, mais quand le Ciel produit au contraire des événements heureux, ou quand on rêve des événements qu'on désire et dont on veut croire qu'ils auront lieu, on les attribue à Dieu. C'est génial, mais peut-être inconscient, de la part de Pulchérie, mais c'est génial et tout à fait conscient de la part de Corneille.

Dans la suivante, Exupère, le traître, conseille une action violente, vigoureuse et éclatante, où les esprits seront frappés. Mais il faut prendre de grands moyens alors, dont ils se chargent. « Ah ! Souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante / Dans un peuple sans chef la première épouvante. / Le seul bruit de ce prince au palais arrêté / Dispensera soudain chacun de son côté ; / Les plus audacieux craindront votre justice, / Et le reste en tremblant ira voir son supplice. / Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir, / Le temps de se remettre et de se réunir, / Envoyez des soldats à chaque coin des rues, / Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues, / Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort. / Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort, / De peur que d'autres mains ne se laissent séduire, / Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.

/ Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ; / J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout. » Il n'y a pas de doute qu'Exupère propose non seulement un crime, mais un crime pour ainsi dire théâtral. La raison en est qu'il faut mater la révolte non seulement chez tel ou tel grand (Pulchérie, Léontine ou Héraclius, qui est en fait le propre fils de l'empereur), mais encore dans la populace. Quiconque connaît le chapitre sept du *Prince* reconnaît l'action terrible de César Borgia qui finit avec les mots « Ayant saisi l'occasion à ce sujet, un matin à Cesena, il le fit mettre en deux morceaux sur la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant à côté de lui. La férocité de ce spectacle fit que les gens du peuple demeurèrent à la fois satisfaits et stupides. » En tout cas, à la fin de la scène, Phocas, comme il le dit, s'abandonne aux conseils de l'ardent Exupère. Je note le silence d'Amyntas, l'autre ami de l'empereur ou de l'usurpateur ou du tyran.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Amyntas se montre assez différent d'Exupère (celui qui surpasse, comme le veut son prénom). Certes, il accepte la décision et le crime. Mais il s'inquiète de la renommée de son maître (« les noms de perfide et de traître »). « Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ; / Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur, / Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre, / Nous serons en état de ne les plus entendre. / Allons : pour un moment qu'il faut les endurer, / Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer. ». La réaction de Phocas à l'inquiétude de l'honnête Amyntas (le défenseur, comme le veut son prénom) permet de sentir que le tyran est quand même humain. À la limite, on pourrait soupçonner que n'eût été des conseils vigoureux et soutenus d'Exupère, il aurait pu choisir une autre voie. Ce qui est sûr : il choisit cette voie comme seule sortie de sa situation difficile, celle dont il s'est plaint au début de la pièce. En somme,

même si Amyntas est de mèche avec Exupère, il me semble qu'il montre par son intervention qu'il est un peu différent de lui et surtout son objection révèle un peu ce qui se passe dans le cœur de Phocas et fait de lui un homme moins monstrueux.

Dans la première scène de l'acte quatre, Héraclius décrit son désarroi à la pensée que Martian, qu'on croit être Héraclius, soit mis à mort à sa place. « Vous êtes plus aveugle encore en votre amour. / Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour ? / Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte, / Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte ? / S'il s'agissait ici de le faire empereur, / Je pourrais lui laisser mon nom et son erreur ; / Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole, / Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole ! / Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort ! / Vivre par son supplice, et régner par sa mort ! » On a là un autre exemple, une nouvelle variante du dilemme cornélien. Mais ici il n'y a aucune hésitation : Héraclius décrit seulement comment il ne pourrait pas accepter de vivre quand Martian meurt en portant faussement son nom. Fort bien. Mais un des plaisirs du spectateur est de savoir que rien n'est vrai, ou que Héraclius ne saisit pas tout à fait ce qui se passe.

Dans la suivante, avant qu'Héraclius ne puisse révéler qui il est, Phocas fait venir Martian sous la garde d'Exupère. C'est génial d'ironie. « (Phocas) La perfide ! Ce jour lui sera le dernier. / Parle. (Héraclius) J'achèverai devant le prisonnier. / Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance, / Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence. / (Phocas) Le voici. Mais surtout ne me dis rien pour lui. » Le plaisir du spectateur (et du lecteur) ne peut manquer d'être très grand, s'il suit bien ce qui se passe. Mais plus tard quand Exupère révèle son

propre projet, le même spectateur peut revenir sur cette scène et admirer encore plus les niveaux d'ironie.

Dans la suivante, on a un assaut de vertu et de générosité entre Martian et Héraclius. « Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ; / Ce n'est que pour mourir que je te le demande. / Reprends ce triste jour que tu m'as racheté, / Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté. / (Martian) Pourquoi, de mon tyran volontaire victime, / Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ? / Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort, / Et nos noms au dessein donnent un divers sort ; / Dedans Héraclius il a gloire solide, / Et dedans Martian il devient parricide. / Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel, / Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel, / Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire / Du vengeur de l'empire un assassin d'un père. » Cela est presque ridicule tellement c'est parfait. C'est trop beau pour être vrai, comme on dit. Je suis intrigué par le fait que Martian vouvoie Héraclius, qui le tutoie. Au fond, c'est là l'affirmation de sa légitimité, par Héraclius, fils de Maurice, et la reconnaissance de l'illégitimité de son père Phocas par son propre fils. Mais je tiens à signaler qu'il doit y avoir là une certaine *fictionnalisation*, ou francisation, de la part de Corneille. Dans ce cas, et à cette époque, c'est l'armée romaine qui décidait qui était empereur, et la légitimité par primogéniture et par droit divin ne devait pas être bien forte dans les consciences. J'ajoute que tout ce débat ne tient pas compte du fait que Martian qui a voulu la mort de son père, n'était pas parricide dans son cœur : il croyait être Léonce et l'ami de Martian, qui était de fait Héraclius.

L'essentiel est que la situation pour ainsi dire psychologique de Phocas est terrible : il ne sait pas lequel des deux jeunes hommes est son fils, et ne peut pas agir ;

de plus, il sait que les deux ont voulu sa mort et que les deux veulent qu'il soit démis de ses fonctions, ce qui veut dire qu'il soit mis à mort. Mais Corneille le fait dire de belle façon dans la longue tirade finale de Phocas. Pour ma part, je retrouve ce que j'appelle le côté sombre de la *Comédie des erreurs* de Shakespeare. Quand on ne sait plus qui est qui, quand l'identité des gens est perdue de vue, quand en conséquence on ne sait plus où on en est et même qui on est, on bascule dans un monde absurde, qui est drôle à voir sans doute, mais qui est terrible à vivre.

Dans la suivante, Léontine triomphe de voir Phocas dans cette situation impossible qui le torture. « (Léontine) Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui. / Tu n'en sauras non plus les véritables causes ; / Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses. / L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur. / Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur. / Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse, / Craindre ton ennemi dedans ta propre race, / Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi, / Sans être ni tyran, ni père qu'à demi. / Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude, / Mon âme jouira de ton inquiétude, / Je rirai de ta peine, ou, si tu m'en punis, / Tu perdras avec moi le secret de ton fils. / (Phocas) Et si je les punis tous deux sans les connaître, / L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ? / (Léontine) Je m'en consolerais quand je verrai Phocas / Croire affermir son sceptre en se coupant le bras / Et de la même main son ordre tyrannique / Venger Héraclius dessus son fils unique. » Mais elle prétend aussi qu'elle a pour ainsi dire fait son travail de gouvernante puisque l'un de deux qui est Martian ne veut plus de son père parce qu'elle l'a éduquée à détester le tyran. Je tiens à signaler que toute vertueuse que soit Léontine, elle ressemble à Médée, à Cléopâtre ou à Marcelle, parce qu'elle est prête à tout

pour se venger, pour que les choses se passent comme elle le veut.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Exupère explique comment il s'est organisé pour être plus fort (comme le dit son prénom) que Phocas. « . » En somme, dit-il, j'ai menti et manipulé comme vous pour vaincre Phocas et rétablir la lignée légitime. Mais j'ai besoin maintenant de savoir de vous qui est qui pour terminer l'action. « Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé. / Vous savez de quel nombre il est toujours gardé ; / Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes / Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes ? / Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui ? / Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui : / Il me parle, il m'écoute, il me croit, et lui-même / Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème. / C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement / Du prince Héraclius faire le châtement, / Que sa milice, éparse à chaque coin des rues, / A laissé du palais les portes presque nues ; / Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ; / Mes amis sont tout prêts ; c'en est fait, il est mort, / Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne / Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne. / Mais après mes desseins pleinement découverts, / De grâce, faites-moi connaître qui je sers, / Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire / Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire. » Or tout en ne disant que la stricte vérité, il ne peut pas vaincre l'incrédulité de Léontine, la menteuse, la manipulatrice et la traîtresse, parce qu'elle croit irrémédiablement qu'il est un menteur et un manipulateur et un traître. Encore une fois, la scène est presque comique. Mais elle est aussi dramatique ou existentielle lourde. Si le monde est un lieu de pièges et qu'on vit à tout moment dans la crainte (comme Phocas le dit au tout début de la pièce), on ne peut plus s'attendre à ce que la sincérité et la vérité et l'amitié

soient possibles. Or en un sens, Phocas et Léontine sont tout à fait semblables, et d'ailleurs Exupère est lui aussi comme eux.

J'ajoute qu'Exupère avoue comme en passant qu'il est devenu le conseiller de Phocas et que la décision de tuer publiquement Héraclius est venue de lui, qui le lui a conseillé. Cela est terrible. Mais quand on y pense, les stratagèmes de Léontine ont eu leur côté terrible aussi. Ainsi elle a manipulé Martian, en lui faisant croire jusqu'à aujourd'hui qu'il est Léonce, en cherchant à ce que le père Phocas puisse assassiner son fils Martian, ou Martian son père, parce qu'elle veut venger, entre autres choses, la mort de son propre fils... qu'elle a sacrifié volontairement. Il ne s'agit pas de prétendre que Léontine ou Exupère ont tout à fait tort puisque Phocas est méchant homme, mais on doit signaler que l'un et l'autre agissent contre la morale du bon sens pour rétablir ce qu'ils croient être le juste. J'ajoute enfin que ni Léontine ni Exupère ne se pose la moindre question au sujet de leurs mensonges, leurs manipulations et les assassinats qu'ils préparent en allant contre les commandements chrétiens bien connus. Or on se trouve dans un monde christianisé, puisque, comme le dit le titre, on se trouve dans l'empire d'Orient chrétien et donc bien après la christianisation de Rome et de Constantinople. Mais ce fait massif ne change au fond rien quant au problème humain politique naturel.

Dans la première scène de l'acte cinq, Héraclius dit son incertitude, son incapacité de décider et donc d'agir. Il est donc semblable à Phocas. C'est un moment typique d'une pièce de Corneille : on a comme tous les savent et les disent, le dilemme cornélien qui paralyse l'agent devant deux biens, mais on a aussi les tirades angoissées sur l'incertitude qui paralyse aussi, voire qui redouble l'affaiblissement de la volonté humaine. « Ce

fier tyran qui me caresse / Montre pour moi tant de tendresse / Que mon cœur s'en laisse alarmer ; / Lorsqu'il me prie et me conjure, / Son amitié paraît si pure, / Que je ne saurais présumer / Si c'est par instinct de nature, / Ou par coutume de m'aimer. / Dans cette croyance incertaine, / J'ai pour lui des transports de haine / Que je ne conserve pas bien ; / Cette grâce qu'il veut me faire / Étonne et trouble ma colère, / Et je n'ose résoudre rien, / Quand je trouve un amour de père / En celui qui m'ôta le mien.» Il est clair que la situation d'Héraclius est assez semblable à celle de Léontine et pourtant bien différent : il y a tant de mensonges et de ruses qu'il ne sait pas quoi faire, et cela est en partie au moins dû aux mensonges de Léontine, comme il le dit ; en revanche, le jeune homme est paralysé, alors que Léontine, véritable harpie de la justice sûre d'elle, continue d'agir et de croire savoir quoi faire. Enfin, j'entends dans ces stances, je me répète, mais c'est flagrant, beaucoup de ce que j'entends dans la *Comédie des erreurs* de Shakespeare. Les deux jeunes hommes, Antipholus d'Éphèse et Antipholus de Syracuse, jugent que le monde est enchanté par des démons ou par des fées, mais que cet enchantement rend impossible la vie du bon sens et de l'expérience commune.

Dans la suivante, Héraclius reprend devant Pulchérie ses hésitations et lui demande de l'aider à voir clair en lui et d'établir s'il est ou non le fils de Phocas. La réponse de la jeune femme, une vraie princesse intransigeante de sa vérité, est terrible et vaut sans doute la colère politique de Léontine. « Son amour est pour vous un poison dangereux, / Et quoique la pitié montre un cœur généreux, / Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère. / Vous le devez haïr, et fût-il votre père, / Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas. / Qu'il vous offre sa grâce, ou vous livre au trépas, / Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise, / Puisque c'est ce cœur même

alors qu'il tyrannise, / Et que votre devoir, par là mieux combattu, / Prince, met en péril jusqu'à votre vertu. / Doutez, mais laissez ; et, quoi qu'il exécute, / Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute. / En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui, / Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui. » Encore une fois, il me semble intéressant que Pulchérie non plus ne parle aucunement du christianisme. Pour le dire autrement, sa foi, sa certitude existentielle est tout à fait politique : comme elle est la fille légitime de Maurice, elle est dans son droit d'exiger l'assassinat de Phocas, et la situation de son assassin, par exemple d'être ou non son fils, ne compte pas du tout. Pour le dire autrement, elle prétend que l'affection de Phocas, l'amour paternel pour son fils éventuel, est un piège dont Héraclius doit s'extirper. Mais comment peut-elle prétendre que l'amour de Martian pour elle ou les sentiments si clairs d'Héraclius pour elle ne sont pas des pièges aussi ? C'est parce qu'elle veut la mort de son adversaire qu'elle dit ce qu'elle dit, un point, c'est tout.

Dans la suivante, la scène est folle : Phocas ne sait pas qui est son fils. Il demande à Héraclius, le fils de Maurice, de feindre de l'être au cas où il ne l'est pas. Quand Héraclius refuse, Phocas décide de faire assassiner Martian, son fils qu'il ignore, et Héraclius l'en empêche par amitié pour son ami qui lui a sauvé la vie par le passé. « (Phocas) Achève, ou...(Héraclius) Je suis donc, s'il faut que le die, / Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie. / Oui, je lui dois assez, Seigneur, quoi qu'il en soit, / Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit, / Et je vous le promets entier, ferme, sincère, / Et tel qu'Héraclius l'aurait pour son vrai père. / J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens. / Mais sachez que vos jours me répondront des siens : / Vous me serez garant des hasards de la guerre, / Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre, / Et de quelque façon que

le courroux des cieux / Me prive d'un ami qui m'est si précieux, / Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père, / Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère. » Donc Héraclius plie devant Phocas, mais il lui promet aussi de tuer l'empereur, son père peut-être adoptif, si quoi que ce soit mette fin à la vie de Martian.

Dans la suivante, on a droit à un renversement annoncé, qui produit une nouvelle surprise. Les tendres déclarations de Phocas adressées à Héraclius étaient des ruses : il est prêt à mettre à mort l'un ou l'autre ou les deux jeunes hommes et se tourne vers Pulchérie pour la menacer, de la menacer de ce qui est pire que la mort. « (Phocas) Toi... (Pulchérie) Ne menace point : je suis prête à mourir. / (Phocas) À mourir ! Jusque-là je pourrai te chérir ! / N'espère pas de moi cette faveur suprême ; / Et pense... (Pulchérie) À quoi, tyran ? (Phocas) À m'épouser moi-même / Au milieu de leur sang à tes pieds répandu. / (Pulchérie) Quel supplice ! (Phocas) Il est grand pour toi, mais il t'est dû : / Tes mépris de la mort bravaient trop ma colère. / Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ; / Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler, / J'ai trouvé les moyens de te faire trembler. » En somme, Phocas annonce qu'il violera Pulchérie. Il n'y a pas d'autre mot. On peut dire qu'à ce moment, Phocas ne peut plus du tout attirer la sympathie du spectateur (ou le lecteur). Malgré cela, je tiens à signaler qu'il est bel et bien entouré d'ennemis et qu'il se défend comme il peut contre des adversaires plus puissants que lui et nombreux alors qu'il est pour ainsi dire seul. On ne peut pas prétendre que c'est le peuple qui réclame sa punition ; parce que les soldats qui l'ont mis au pouvoir ont été divisés et neutralisés, il perdra le pouvoir et la vie. Si on s'en tient à ce qui est dit et ce qui est représenté, ni Dieu, ni la vertu dans le sens ordinaire du terme ne sont la cause de sa chute.

Dans la suivante, les trois jeunes complotent une dernière fois contre Phocas. « (Martian) Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire Que d'épouser le fils pour éviter le père : / L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer. / (Pulchérie) Qui me le montrera, si je veux l'épouser ? / Et dans cet hyménée, à ma gloire funeste, / Qui me garantira des périls de l'inceste ? / (Martian) Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous. / Mais, Madame ; on peut prendre un vain titre d'époux, / Abuser du tyran la rage forcenée, / Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée. / (Pulchérie) Feindre et nous abaisser à cette lâcheté ! / (Héraclius) Pour tromper un tyran, c'est générosité, / Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne, / Deux ennemis secrets auprès de sa personne, / Qui, dans leur juste haine animés et constants, / Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps, / Et terminer bientôt la feinte avec sa vie. / (Pulchérie) Pour conserver vos jours et fuir mon infamie, / Feignons, vous le voulez, et j'y résiste en vain. / Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main ? / Qui veut feindre avec moi ? Qui sera mon complice ? » Cette décision de feindre (le mot est répété pour que cela soit entendu même par les plus sourds) est suivie d'une scène presque comique : ni Martian ni Héraclius n'est sûr d'être qui il est, mais par amitié les deux refusent de laisser l'autre mourir et d'épouser Pulchérie. Celle-ci annonce soudain qu'elle feignait lorsqu'elle acceptait de feindre. À la fin, à tour de rôle, chaque jeune se plaint de son sort et prétend être la victime la plus grande et émouvante. Comment peut-on croire que cette scène est tout à fait sérieuse ? Comment cette folie poétique peut-elle ne pas faire naître un début de sourire, peut-être caché, peut-être caché à soi-même ? On peut condamner Corneille parce qu'il mêle les genres. Je crois qu'il produit exactement ce qu'il veut. Et pour ma part, j'admire son art. Et je note en passant que c'est Martian

qui suggère cette ruse, soit de feindre un mariage, même si Héraclius l'accepte.

Dans la suivante, on a droit à une description de l'assassinat de Phocas. C'est donc la règle de la bienséance qui oblige Corneille à ne pas représenter cette scène que Shakespeare se serait fait un plaisir de montrer. Mais je tiens à signaler qu'il a montré la vie dans ce qu'elle a d'encore plus terrible qu'un meurtre politique. Et qu'il s'est permis de montrer de l'inceste ou les passions qui pourraient exister lorsqu'il y a inceste.

Dans la dernière scène de la pièce, Héraclius reçoit Exupère le meneur de la dernière manipulation et donc de la conjuration effective. « (Héraclius) Est-il donc vrai, Madame, et changeons-nous de sort ? / Amyntas nous fait-il un fidèle rapport ? / (Léontine) Seigneur, un tel succès à peine est concevable, / Et d'un si grand dessein la conduite admirable... / (Héraclius à Exupère) Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser / Deux princes impuissants à te récompenser. / (Exupère à Héraclius) Seigneur, il me faut grâce ou de l'un ou de l'autre: / J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre. / (Martian) Qui que ce soit des deux, il doit se consoler / De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler; / Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure. / (Héraclius) Peut-être en vous par là s'explique la nature, / Mais, Prince, votre sort n'en sera pas moins doux. / Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous. / Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle. / (à Léontine) Terminez donc, Madame, enfin notre querelle. » Je note que Martian a quand même un petit regret que ce soit son père qu'on a assassiné. À la fin, après avoir pris le pouvoir comme le montre toute la scène, Héraclius pose un geste digne d'Auguste ou de Livie, soit une réconciliation dans un temple religieux. Le passage du polythéisme païen au monothéisme chrétien est la seule chose qui a changé.

Mais le changement est-il bien important ? Et s'il n'est pas important, cela est, me semble-t-il, assez scandaleux. Et pour m'en persuader j'imagine un janséniste ou un Bossuet qui commenterait cette pièce. Pour le dire autrement, Héraclius, empereur d'Orient est une sorte de négation de l'*Apologie du christianisme* de Pascal ou du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet.